

400 MILLIONS DE LECTEURS DANS LE MONDE

NORA ROBERTS

Magie irlandaise

1 • LES JOYAUX DU SOLEIL



Nora Roberts est le plus grand auteur de littérature féminine contemporaine. Ses romans ont reçu de nombreuses récompenses et sont régulièrement classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*. Des personnages forts, des intrigues originales, une plume vive et légère... Nora Roberts explore à merveille le champ des passions humaines et ravit le cœur de plus de quatre cent millions de lectrices à travers le monde. Du thriller psychologique à la romance, en passant par le roman fantastique, ses livres renouvellent à chaque fois des histoires où, toujours, se mêlent suspens et émotions.

Les bijoux du soleil

NORA ROBERTS

Magie irlandaise - 1
Les bijoux du soleil

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Béatrice Pierre



Titre original
JEWELS OF THE SUN

Éditeur original
A Jove book, published by arrangement of the autor

© Nora Roberts, 1999. All rights reserved
Excerpt from *Tears of the Moon*

© Nora Roberts, 2000

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2002

Pour Ruth Ryan Langan.

*Sauve-toi, enfant de l'homme !
Fuis vers les bois et les eaux sauvages,
La main dans celle d'une fée,
Car le monde est plus empli de pleurs
Que tu ne peux l'imaginer.*

W. B. YEATS

1

De toute évidence, elle avait perdu la tête.

Il y avait d'ailleurs longtemps qu'elle aurait dû le devenir. N'était-elle pas psychologue ?

Sa folie s'était manifestée par les symptômes habituels : nervosité, tendance à s'emporter pour un rien, rêvasseries sans fin, pertes de mémoire. Sans oublier un manque total de motivation et d'énergie.

— Allons, Jude, ressaisis-toi, lui disaient ses parents.

Ses collègues lui jetaient des regards compatissants ou, pire, légèrement dégoûtés. Elle en était venue à détester son métier, ses étudiants, et à critiquer sans cesse ses amis, sa famille, les autres professeurs et ses supérieurs hiérarchiques.

Tous les matins, sortir du lit et s'habiller pour une nouvelle journée de travail lui paraissait aussi insurmontable que d'escalader une montagne aux parois vertigineuses – montagne sur laquelle elle n'avait plus aucune envie de mettre les pieds, car le simple fait de la regarder lui donnait le vertige.

Puis elle avait commis un acte irréfléchi et impulsif : un beau matin, la très raisonnable Jude Frances Murray, rameau solide de la branche des Murray de Chicago, la fille sage et dévouée de Linda et John K. Murray, avait lâché son boulot.

Elle n'avait pas pris quelques semaines de congé, ni même une année sabbatique. Non, elle avait carrément donné sa démission, et en plein milieu d'un semestre.

Le pire était que sa décision l'avait surprise autant que le doyen, ses collègues et ses parents.

Avait-elle eu une réaction semblable, deux ans plus tôt, lors de son divorce ? Non, pas du tout. Elle s'était sagement cramponnée à sa routine, sans renâcler, même lorsqu'elle se traînait chez son avocat et qu'elle se pliait scrupuleusement aux corvées qui marquaient la fin de son union avec William.

Union qui n'en avait guère été une, et dont la rupture ne lui avait causé que peu de tracas. Huit mois de mariage, ce n'était rien, ou presque. Cela n'engendrait pas de déchirements tumultueux et passionnés.

La passion, voilà ce qui lui avait manqué, se dit-elle. Si elle en avait montré un peu, William ne l'aurait pas quittée pour une autre femme avant que son bouquet de mariée n'ait eu le temps de se faner.

Mais à quoi bon ressasser ses défauts ? Elle était comme ça. Ou plutôt, elle l'avait été, rectifia-t-elle. Car Dieu seul savait ce qu'elle était à présent. La vie l'avait poussée inexorablement jusqu'à l'extrême bord d'une falaise, où elle avait baissé les yeux et découvert soudain l'océan d'ennui et de monotonie qu'était Jude Murray. Terrifiée, elle avait tourné les talons et s'était enfuie en hurlant.

Et tout cela ne lui ressemblait vraiment pas. À cette pensée, son cœur s'emballa. Allait-elle succomber à un infarctus, maintenant ? Ce serait le bouquet !

Une universitaire américaine meurt au volant de sa Volvo de location... Cette étrange nécrologie paraîtrait sans doute dans l'*Irish Times*, le journal favori de sa grand-mère. Mourir sur la voie publique était inconvenant, songeraient ses parents. Ils seraient tristes, certes, mais surtout perplexes. Pour commencer, pourquoi leur fille avait-elle échangé une bonne situation et un

charmant appartement avec vue sur le lac contre un séjour en Irlande ? Ils devaient probablement y voir l'influence de Granny.

Et ils avaient raison. D'ailleurs, en ce qui concernait Jude, ils avaient toujours eu raison, depuis le jour où ils l'avaient conçue lors d'ébats de bon aloi, un an exactement après leur mariage. Car Jude était convaincue que ses parents n'avaient jamais fait l'amour que de façon distinguée et élégante, selon une chorégraphie rigoureuse semblable à celle des ballets classiques dont ils raffolaient.

Bon sang ! Qu'est-ce qu'elle fabriquait là, assise dans une Volvo de location, devant un volant placé du mauvais côté, à imaginer ses parents en train de faire l'amour ?

Elle se frotta les yeux jusqu'à ce que l'image s'efface.

Encore un symptôme de folie, conclut-elle, en inspirant deux fois de suite pour s'oxygéner le cerveau.

Tout bien réfléchi, elle avait le choix entre deux possibilités. La première était de sortir ses valises de la voiture, de rentrer dans l'aéroport de Dublin, de rendre les clés de la Volvo à l'employé aux cheveux carotte et au grand sourire et de prendre une place sur un vol de retour.

Son portefeuille d'actions lui permettrait de vivre décemment avant de trouver un nouveau travail. Elle avait loué son appartement pour six mois à un couple charmant, mais Granny l'accueillerait volontiers.

Et celle-ci poserait sur elle ce regard déçu qui disait : « Jude chérie, tu t'approches toujours de ce que tu désires vraiment, puis tu t'arrêtes. Pourquoi ne peux-tu jamais faire le dernier pas ? »

— Je ne sais pas, je ne sais pas.

Jude enfouit son visage dans ses mains.

— Venir en Irlande, c'était ton idée, pas la mienne, gémit-elle. Que vais-je faire pendant six mois dans le

cottage de la colline aux fées ? Je ne sais même pas conduire cette fichue bagnole !

Elle sentit les larmes lui monter aux yeux, bourdonner dans ses oreilles. Avant que la première ne tombe, elle inspira à fond, ferma les yeux et s'exhorta au calme. Les crises de larmes, les accès de colère, les jurons, tout cela était terriblement vulgaire et ne menait à rien. Elle refusait de se comporter ainsi. Son éducation le lui interdisait.

— Bouge-toi un peu, Jude, espèce d'idiote pathétique. Parler toute seule et pleurer dans cette maudite Volvo n'arrangera rien.

Elle inspira de nouveau et se redressa.

— Deuxième possibilité, marmonna-t-elle. Achever ce que tu as commencé.

Elle démarra et, tout en priant le ciel de ne tuer personne durant le trajet, elle quitta le parking.

Pour ne pas crier de frayeur en arrivant aux innombrables ronds-points que semblaient affectionner les Irlandais, elle se mit à chanter et ne s'arrêta plus. Elle confondit régulièrement droite et gauche, crut une demi-douzaine de fois qu'elle allait écraser des passants innocents, mais s'égosilla à perdre haleine.

De Dublin au comté de Waterford, tout y passa : airs d'opéra, chansons à boire irlandaises et, après une collision évitée de justesse à la sortie de Carlow, *Brown Sugar*, qu'elle hurla si fort que Mick Jagger en aurait blêmi.

Ensuite, il y eut une accalmie. Ses chants avaient peut-être incité le dieu des voyageurs à réduire le nombre de voitures qui venaient en sens inverse, à moins que ce ne fût un effet des nombreux sanctuaires dédiés à la Vierge Marie qui se dressaient sur le bas-côté. En tout cas, la circulation se raréfia, et Jude commença à se détendre. Pour un peu, elle aurait pris plaisir au voyage.

Les collines vertes se succédaient, et à l'horizon se profilait la masse sombre des montagnes. De légers nuages voilaient le ciel bleu par endroits, noyant le paysage dans une lumière diffuse digne du pinceau d'un maître.

Jude, qui jetait de brefs coups d'œil à la campagne environnante, se sentait émue par tant de beauté.

Des murs croulants ou des rangées d'arbres chétifs délimitaient les champs, dans lesquels vaches et moutons paissaient paisiblement. Des silhouettes juchées sur des tracteurs allaient et venaient. Parfois, une maison blanche surgissait au milieu d'un jardin fleuri, au fond duquel du linge séchait dans la brise.

Puis, telle une apparition, une abbaye en ruine dressa son clocher décapité sur le ciel.

« Qu'éprouverais-tu, se demanda Jude, si tu montais ces marches patinées par le temps ? Penserai-tu aux milliers de pieds qui les ont foulées au cours des siècles ? Serais-tu capable, comme Granny s'en vante, d'entendre les chants et les prières, le fracas des armes, les pleurs des femmes et les rires des enfants depuis longtemps disparus ? »

Elle ne croyait pas à ce genre de chose, bien sûr, mais ici, dans cette lumière diaphane, cela semblait presque possible.

Alternant grandeur déchuée et charmante simplicité, le paysage offrait à la voyageuse ses toits en chaume, ses croix en pierre, ses châteaux et ses villages aux ruelles étroites et aux panneaux écrits en gaélique. Soudain, Jude aperçut un vieil homme et son chien, qui marchaient dans l'herbe haute du bas-côté. Tous deux portaient de jolis petits chapeaux marron. Le tableau qu'ils composaient frappa la jeune femme, qui garda cette image en tête un long moment.

Son esprit se mit à vagabonder. L'homme se promenait tous les jours avec son chien, qu'il pleuve ou qu'il vente, imagina-t-elle, puis il rentrait prendre le thé dans

un cottage entouré d'un jardin fleuri. Le chien devait passer plus de temps devant la cheminée, roulé en boule aux pieds de son maître, que dans sa niche.

Elle éprouva brusquement le désir de mener cette vie-là, d'avoir un chien qui l'accompagnerait partout, de marcher jusqu'à ce qu'elle en ait assez, puis de rester assise jusqu'à ce qu'elle ait envie de se lever. Une vie où elle ferait ce qu'elle voulait, quand elle le voulait, à son rythme, sans personne pour lui dicter sa conduite. Cette liberté toute simple, quotidienne, elle ne la connaissait pas. Mais elle craignait de la trouver, d'en goûter la saveur, puis de la perdre à jamais.

La route serpentait le long de la côte. De temps à autre, Jude entrevoyait la mer, bleu vif lorsqu'elle se détachait sur l'horizon, gris-vert quand elle s'engouffrait dans une anse sablonneuse.

À mesure qu'elle avançait, la tension la quittait peu à peu. Ses mains se décrispaien sur le volant. Elle reconnaissait l'Irlande que lui avait décrite sa grand-mère, avec ses couleurs, ses paysages sereins, ses lieux évocateurs de tragédies passées. Si elle s'était enfin décidée à venir, c'était pour retrouver ses racines, avant de repartir de l'autre côté de l'Atlantique.

Elle se réjouissait à présent de ne pas avoir renoncé à entreprendre ce voyage. N'avait-elle pas parcouru la plus grande partie du trajet sans mésaventure ? Avoir fait trois fois le tour d'un rond-point dans la ville de Waterford et avoir évité de peu un car rempli de touristes terrifiés n'avait aucune importance. Tout le monde s'en était sorti sain et sauf, finalement.

À en croire les panneaux, elle était presque arrivée à Ardmore, le village le plus proche du cottage. C'était là qu'elle ferait ses courses, lui avait dit sa grand-mère, qui lui avait également donné une liste impressionnante de noms de parents éloignés et de vieux amis à qui elle devait impérativement rendre visite. Mais ça attendrait, décida Jude.

« Imagine un peu, songea-t-elle, pouvoir se taire plusieurs jours de suite ! Ne plus être harcelée de questions par les étudiants, ne plus avoir à bavarder de tout et de rien lors des réceptions organisées à l'université, ne plus se soumettre à des horaires imposés par d'autres ! »

Mais, après quelques minutes de joie, la panique lui serra le cœur. Qu'allait-elle faire, grands dieux, durant six mois ?

Rien ne l'obligeait à rester six mois, se rappela-t-elle. On ne l'arrêterait pas à la douane si elle repartait au bout de six semaines ou de six jours.

Jude était assez lucide sur elle-même et assez bonne psychologue pour savoir que son principal problème était qu'elle n'arrivait pas à se montrer à la hauteur de ses espoirs. Mais, même si elle était plus douée pour la théorie que pour l'action, elle s'emploierait à corriger ce travers, au moins pour la durée de son séjour en Irlande, se dit-elle.

Rassérénée, elle alluma la radio. Un flot de gaélique en surgit. Ahurie, elle tripota les boutons pour trouver une station anglaise, si bien qu'elle rata l'embranchement qui menait vers la colline de la tour ronde, où était situé son cottage, et poursuivit jusqu'à Ardmore.

Elle venait de réaliser son erreur quand le ciel chargé de nuages s'ouvrit, comme si quelque géant y avait planté son couteau. La pluie se mit aussitôt à crépiter sur le toit de la voiture et à ruisseler sur le pare-brise.

Elle s'arrêta sur le bas-côté et attendit que l'orage se calme.

La mer, toute proche, se ruait en grondant sur la grève. Le vent secouait les vitres de la Volvo et s'insinuait dans l'habitacle en gémissant.

Ce n'était pas ainsi que Jude avait imaginé son arrivée. Elle s'était vue déambulant dans le village, découvrant ses maisons charmantes, ses pubs bondés et enfumés, marchant sur la plage dont sa grand-mère lui

avait parlé, grimpant sur les falaises abruptes et se promenant dans les prés verdoyants. Tout cela sous le soleil d'un après-midi lumineux, avec des villageoises qui portaient des bébés aux joues roses et des hommes qui soulevaient leur casquette à son passage.

Mais c'était la tempête qui l'accueillait. Dans le village, les rues balayées par le vent étaient désertes. Peut-être n'y avait-il plus un seul habitant, se dit-elle. Peut-être l'Apocalypse s'était-elle déchaînée à son insu.

Bon, la voilà qui tombait dans un autre de ses travers : une imagination débordante qu'il lui fallait régulièrement maîtriser.

Bien sûr que des gens vivaient là. Ils avaient seulement la sagesse de ne pas sortir sous la pluie. Ils habitaient de pittoresques cottages aux jardins emplis de fleurs, fleurs qui étaient malheureusement en train de recevoir une bonne raclée.

Elle reviendrait au village quand il ferait beau, décida-t-elle. Pour l'instant, elle était fatiguée, un début de migraine lui martelait les tempes, et elle n'avait qu'une envie : se mettre à l'abri et au chaud.

Elle démarra et roula lentement, de peur de rater l'embranchement. Elle ne réalisa qu'elle se tenait sur le mauvais côté de la route que lorsqu'une voiture arriva face à elle, klaxonna et fit une embardée pour la contourner.

Grâce au ciel, cela ne l'empêcha pas de repérer le croisement. Vu la masse de pierre qui se dressait sur la colline, il était étonnant qu'elle l'ait raté la première fois. L'immense tour ronde montait la garde près des ruines de la cathédrale Saint-Declan et des tombes aux stèles renversées.

Un bref instant, Jude crut apercevoir la silhouette d'un homme, dont les vêtements étrangement argentés luisaient sous la pluie. Que faisait cet individu déguisé en chevalier sur la colline ? Stupéfaite, elle cligna des yeux et faillit basculer dans le fossé. Le cœur battant,

les mains tremblantes, elle s'arrêta et scruta la pénombre, mais ne vit rien d'autre que la tour, les ruines et les tombes.

Il n'y avait jamais eu personne, se sermonna-t-elle. Qui traînerait dans un cimetière en plein orage ? Elle était épuisée, voilà tout, et ses yeux lui jouaient des tours. Elle avait réellement besoin de s'abriter au chaud et de reprendre ses esprits.

La route se changea bientôt en un chemin boueux bordé de haies. La voiture tressautait brutalement d'ornières en nids-de-poule. Plus Jude avançait, plus la pluie s'intensifiait, et plus le ciel s'assombrissait. De toute évidence, elle s'était perdue. Mieux valait faire demi-tour dès que possible et regagner le village. Elle trouverait sûrement un café où se réfugier, et il y aurait bien une bonne âme pour prendre pitié d'une Américaine égarée.

Un muret en pierre recouvert de mûriers, qui aurait été charmant en toute autre occasion, s'ouvrit soudain sur une brèche étroite : le début d'une allée. Hélas, le temps qu'elle s'en aperçoive, Jude l'avait dépassée, et elle se sentait incapable de manœuvrer dans la boue pour revenir sur ses pas.

La route était de plus en plus mauvaise. À bout de nerfs, frigorifiée, elle envisagea même de s'arrêter et d'attendre que quelqu'un passe et lui indique comment retrouver la route de Dublin.

Une seconde brèche apparut soudain, lui arrachant un grognement de soulagement. Elle coupa le moteur et posa brièvement la tête sur le volant. Elle était perdue, affamée, épuisée, et sa vessie avait déclenché le signal d'alarme. Il lui fallait malgré tout sortir sous la pluie battante et frapper à la porte d'inconnus. Si on lui annonçait que son propre cottage était à plus de trois minutes d'ici, elle devrait demander la permission d'utiliser les toilettes.

Les Irlandais étant réputés pour leur sens de l'hospitalité, elle supposait qu'on ne lui fermerait pas la porte au nez. Néanmoins, elle ne voulait pas avoir l'air trop hagarde. Elle se regarda dans le rétroviseur et vit que ses yeux, d'ordinaire d'un vert serein, avaient une expression hébétée peu engageante. L'humidité avait fait friser ses cheveux, les transformant en une sorte de toison hirsute. Son teint livide trahissait son anxiété et sa fatigue, mais elle n'avait pas le courage de sortir sa trousse de maquillage pour redonner un peu de couleur à ses joues.

Un sourire forcé parvint à révéler ses fossettes. Malheureusement, avec sa bouche un peu trop grande, cette tentative relevait plutôt de la grimace. Sachant qu'elle n'obtiendrait pas de meilleur résultat, elle prit son sac et ouvrit sa portière.

Elle allait descendre de voiture lorsqu'un rideau bougea à l'étage, attirant son attention. Une femme vêtue de blanc apparut à la fenêtre. Ses cheveux très blonds retombaient en boucles épaisses sur ses épaules. À travers l'écran de pluie, Jude croisa son regard une seconde et devina en elle une infinie tristesse.

Puis la femme disparut, et il n'y eut plus que la pluie.

Jude frissonna. Trempée jusqu'aux os, elle courut ouvrir le portail blanc qui donnait sur un jardin de taille modeste. Une allée étroite, bordée d'une profusion de fleurs, menait au cottage. Avec ses murs blancs et ses volets vert sombre, on eût dit une maison de poupée. Un carillon fixé sur le toit en chaume chantait dans le vent.

Jude se rua vers la porte d'entrée. L'étage avançait de quelques mètres au-dessus des marches du perron, les protégeant de la pluie. Elle souleva le marteau en forme de nœud celtique, le laissa retomber sur la lourde porte en bois, puis attendit. En vain. Elle frappa de nouveau, avec plus de force. Toujours rien. Pourquoi diable la femme blonde ne venait-elle pas lui ouvrir ?

Finalement, renonçant aux bonnes manières, Jude se hasarda sous la pluie et alla coller le nez à une fenêtre.

Un coup de klaxon la fit reculer précipitamment.

Une camionnette d'un rouge écaillé, dont le moteur ronronnait comme un chat repu, s'arrêta derrière sa voiture. Jude repoussa ses cheveux en arrière et regarda le conducteur en descendre.

Tout d'abord, elle crut avoir affaire à un jeune homme fluet. Mais, une fraction de seconde plus tard, elle se rendit compte que le visage qui lui souriait sous la casquette marron était sans conteste féminin. Et très proche de la beauté absolue.

La jeune femme avait des yeux aussi verts que les collines environnantes et une peau lumineuse. Des mèches d'un roux vif s'échappèrent de sa casquette lorsqu'elle courut vers Jude.

— Vous voilà donc, mademoiselle Murray ! Je ne suis pas trop en retard, j'espère ?

— Euh...

— C'est à cause de Tommy, le petit-fils de Mme Duffy. Il a jeté la moitié de sa boîte de cubes dans les toilettes, puis il a tiré la chasse d'eau ! Je ne vous raconte pas !

— Ah bon, fit Jude, qui ne comprenait rien.

— Vous ne trouvez pas votre clé ?

— Ma clé ?

— La clé de la porte d'entrée. Ça ne fait rien, j'ai la mienne. Je vais vous ouvrir.

— Merci, répondit Jude, qui se réjouissait de pouvoir s'abriter un instant avant de repartir. Mais qui êtes-vous ?

— Oh, pardon ! Je m'appelle Brenna O'Toole, s'écria la jeune femme en attrapant la main de Jude. Votre grand-mère m'a demandé de préparer le cottage pour votre arrivée. Elle ne vous l'a pas dit ?

— Ma grand-mère ? Le cottage ? C'est ici ?

— Mais oui ! À condition que vous soyez bien Jude Murray de Chicago, répondit Brenna avec un sourire

chaleureux. Vous devez être épuisée, après un si long voyage.

— Oui, soupira Jude, tandis que la jeune femme ouvrait la porte. Et j'étais persuadée de m'être perdue.

— Eh bien, non ! Vous voilà chez vous. *Ceade mile failte*, ajouta Brenna, en s'effaçant pour la laisser entrer.

« Soyez la bienvenue », traduisit Jude, qui connaissait quelques mots de gaélique.

Elle pénétra dans le minuscule vestibule. À gauche, un escalier aux marches patinées par le temps s'élançait vers l'étage. À droite, une porte cintrée ouvrait sur un petit salon, charmant comme une image avec ses murs blanc cassé, ses fenêtres aux cadres ocre et ses rideaux en dentelle jaunis par le soleil.

Le mobilier était usé, mais les rayures bleues et blanches des coussins donnaient une note de gaieté à la pièce. Une multitude de trésors encombrait les tables bien astiquées : bouts de cristal, personnages en bois sculpté, flacons et bouteilles miniatures. Des tapis colorés recouvraient le plancher, et Jude aperçut dans la cheminée ce qu'elle supposa être des morceaux de tourbe.

Une odeur de terre emplissait l'air, à laquelle s'ajoutait un léger parfum de fleurs.

— Cet endroit est adorable, dit Jude en tournant sur elle-même.

— Maud avait du goût.

Touchée par le ton attristé de Brenna, Jude regarda la jeune femme.

— Je suis désolée, je ne l'ai pas connue. Vous l'aimiez beaucoup ?

— Bien sûr. Maud, tout le monde l'aimait. C'est bien que vous soyez venue garder sa maison. Elle n'aurait pas voulu qu'elle reste vide. Je vous fais visiter, maintenant ?

— Volontiers, mais le plus urgent, c'est la salle de bains.

Brenna gloussa.

— La route est longue depuis Dublin, commenta-t-elle. Les toilettes se trouvent à côté de la cuisine. C'est mon père et moi qui les avons installées, il y a trois ans, à la place d'un placard. Droit devant vous.

En effet, la pièce n'était pas plus grande qu'un cagibi, constata Jude, quelques secondes plus tard. Mais la peinture rose pâle, la porcelaine immaculée et la serviette brodée en faisaient un endroit quasi luxueux.

Un coup d'œil dans le miroir confirma ses pires craintes : elle paraissait hagarde et exténuée. Bien qu'elle fût de taille et de corpulence moyennes, elle avait l'air d'une Amazone échevelée par rapport à la mince et délicate Brenna.

Agacée par la comparaison, elle rejeta ses cheveux en arrière et sortit.

— Oh, j'aurais pu le faire ! s'exclama-t-elle, en voyant que Brenna avait apporté ses bagages dans l'entrée.

— Ne vous inquiétez pas. Je vais monter vos affaires. Je suppose que vous choisirez la chambre de Maud, c'est la plus agréable. Ensuite, nous mettrons de l'eau à chauffer pour le thé, et j'allumerai le feu.

Elle s'empara des deux énormes valises de Jude et les porta aussi aisément que si elles étaient vides. Tout en regrettant de ne pas avoir consacré plus de temps à la gymnastique, Jude lui emboîta le pas avec son ordinateur portable et son imprimante.

Brenna lui montra les deux chambres. Celle de tante Maud, avec sa vue sur le jardin de devant, était effectivement la plus agréable. Jude n'en eut cependant qu'une vague impression, car dès qu'elle vit le lit, la fatigue due au décalage horaire lui tomba dessus comme une chape de plomb.

Elle n'écouta que d'une oreille les explications concernant le linge de maison et les caprices de la

cheminée dans laquelle Brenna allumait le feu. Puis, d'un pas lourd, elle suivit la jeune femme au rez-de-chaussée pour inspecter la cuisine.

Le garde-manger avait été rempli à son intention, comprit-elle, dans un brouillard qui s'épaississait de minute en minute. Elle ne serait donc pas obligée d'aller immédiatement faire des courses chez Duffy, au village, lui dit Brenna, et cela lui laisserait le temps de se reposer. Des morceaux de tourbe étaient entreposés derrière la maison, car c'était le combustible qu'utilisait tante Maud, mais si Jude préférait le bois, Brenna avait aussi prévu une réserve de bûches. Le téléphone avait été rebranché, enchaîna la jeune femme, qui s'interrompit soudain et dit :

— Vous dormez debout, à ce que je vois. Tenez, fit-elle en lui mettant une tasse dans les mains. Montez votre thé là-haut et couchez-vous pendant que je m'occupe du feu.

— Je suis désolée. C'est vrai que je tombe de fatigue.

— Vous vous sentirez mieux après une bonne sieste. Si vous avez besoin de quelque chose, mon numéro est là, près du téléphone. Nous habitons à moins d'un kilomètre d'ici. Nous, c'est-à-dire ma mère, mon père et mes quatre sœurs. N'hésitez pas à nous appeler ou à passer nous voir.

— Oui, je... Quatre sœurs !

— Mon père espérait chaque fois que ce serait un garçon, expliqua Brenna en s'esclaffant. Et le voilà entouré de femmes, sans compter la chienne. Allez vous reposer, maintenant.

— Merci infiniment. Et excusez-moi encore. Je n'ai pas les idées si confuses, d'habitude.

— Ce n'est pas tous les jours qu'on traverse l'Atlantique. Vous voulez autre chose avant que je parte ?

— Non, je... Oh, j'oubliais, reprit Jude en s'appuyant à la rampe. Il y avait une femme dans la maison. Où est-elle passée ?

— Une femme, vous dites ? Où donc ? demanda Brenna en allant s'accroupir devant la cheminée.

— Là-haut, répondit Jude.

Elle désigna l'étage d'un geste maladroit, manquant renverser son thé.

— Elle regardait par la fenêtre quand je suis arrivée, ajouta-t-elle.

— Vous l'avez vue ?

— Oui. Une jeune femme blonde, très jolie.

— Ah... Eh bien, ce devait être lady Gwen. Elle ne se montre pas à tout le monde.

— Où est-elle partie ?

— À mon avis, elle est encore là.

Le feu avait pris. Brenna se releva en se frottant les genoux.

— Elle habite ici depuis trois cents ans, reprit-elle. C'est votre fantôme, mademoiselle Murray.

— Mon quoi ?

— Votre fantôme. Ne vous inquiétez pas, elle ne vous fera aucun mal. C'est une histoire triste que je vous raconterai une autre fois, lorsque vous serez moins fatiguée.

Bien qu'elle eût beaucoup de mal à se concentrer, Jude jugea important d'éclaircir ce point.

— Vous dites que la maison est hantée ?

— Bien sûr qu'elle est hantée. Votre grand-mère ne vous l'a pas dit ?

— Je ne m'en souviens pas. Mais, quoi qu'il en soit, je ne crois pas aux fantômes.

— Vous avez pourtant vu lady Gwen, non ? Maintenant, allez faire une sieste, et si vous êtes en forme ce soir, passez au pub Gallagher. Je vous offrirai votre première pinte.

Trop abasourdie pour discuter, Jude se contenta de secouer la tête.

— Je ne bois pas de bière.

— C'est rudement dommage ! s'exclama Brenna avec sincérité. Eh bien, j'y vais. Bonne journée, mademoiselle Murray.

— Jude, corrigea-t-elle.

— À bientôt, Jude, claironna Brenna.

Elle lui adressa un grand sourire et sortit.

Une maison hantée, se répéta Jude en montant l'escalier, la tête lourde. Encore une de ces fariboles dont les Irlandais étaient friands. Sa grand-mère lui avait raconté d'innombrables contes de fées, mais il ne s'agissait que de légendes.

Pourtant, elle avait bien vu quelqu'un.

Non, ce qu'elle avait pris pour une silhouette n'était qu'une illusion d'optique due à la pluie, au frémissement d'un rideau et à la fatigue. Une fois dans la chambre, elle posa sa tasse de thé et ôta ses chaussures. Il n'y avait pas de fantôme, juste une jolie maison sur une charmante colline.

Elle s'écroula, le nez dans l'oreiller, tira sur elle le dessus-de-lit et sombra dans le sommeil.

Elle rêva tour à tour d'une bataille sur une colline verdoyante, où le soleil faisait scintiller les lames des épées comme des bijoux ; puis de fées qui dansaient dans la forêt, au clair de lune ; et enfin d'une mer d'un bleu profond qui palpitait comme un cœur vivant contre le rivage.

Et dans chacun de ces rêves, une femme pleurait doucement.

2

Lorsque Jude se réveilla, la chambre était sombre, et le feu de tourbe presque éteint. Les braises rougeoyaient comme des rubis. Dans son demi-sommeil, elle crut qu'il s'agissait des yeux de quelque créature monstrueuse, et son cœur bondit dans sa poitrine.

Puis la mémoire lui revint. Elle était en Irlande, dans le cottage où sa grand-mère avait passé son enfance, et elle avait très froid.

Elle se frotta les bras et alluma la lampe de chevet. Un coup d'œil à sa montre la fit sursauter. Il était presque minuit. Sa sieste avait duré près de douze heures.

Non seulement elle avait froid, mais elle avait faim.

Elle essaya d'attiser le feu, sans succès, finit par abandonner et descendit dans la cuisine.

Ses pas dans l'escalier réveillèrent la maison, qui craqua et émit quelques gémissements. Des bruits normaux pour une vieille bâtisse, se dit-elle pour se rassurer. Elle n'avait pas l'habitude, voilà tout. Son appartement de Chicago était parfaitement silencieux, et la nuit, la seule lumière rouge qu'on y distinguait était celle de l'alarme.

Mais elle s'y ferait, se promit-elle.

Brenna n'avait pas menti. Le petit réfrigérateur et le garde-manger étaient pleins à craquer. Elle mourrait peut-être de froid, mais pas de faim.

Sa première idée fut de se réchauffer une boîte de soupe. Elle explora la cuisine et fit une découverte qui la déconcerta.

Il n'y avait pas de four à micro-ondes !

Eh bien, il ne lui restait plus qu'à réchauffer sa soupe dans une casserole. Autre problème : il n'y avait pas non plus d'ouvre-boîtes électrique.

Tante Maud n'avait pas seulement vécu dans un autre pays, conclut Jude en fouillant les tiroirs, mais aussi dans un autre siècle.

Elle dénicha enfin un ouvre-boîtes mécanique, en découvrit le fonctionnement, puis versa la soupe dans une casserole qu'elle posa sur la cuisinière. Pendant que la soupe chauffait, elle prit une pomme et ouvrit la porte de derrière. Une brume douce comme de la soie l'accueillit.

Les nuages gris pâle qui se déroulaient dans la nuit, soulevés mollement par une brise légère, bouchaient complètement la vue. Jude fit un pas en avant et fut engloutie par le brouillard.

Il n'y avait personne autour d'elle. Jamais auparavant elle ne s'était sentie aussi seule. Mais cette solitude n'avait rien d'effrayant ni de triste, découvrit-elle, en tendant un bras qui disparut aussitôt dans la brume. Au contraire, c'était enivrant. Elle avait l'impression d'être libre, totalement libre pour la première fois de sa vie.

Elle ne connaissait personne et personne ne la connaissait. On ne lui demandait rien et on n'attendait rien d'elle. Elle pouvait faire ce qu'elle voulait.

Une sorte de pulsation lui parvint, un battement sourd et lent. Était-ce le bruit de la mer qui montait ? Puis elle entendit une musique aigrette et joyeuse. Des cornemuses, des clochettes, des flûtes ? Ravie, elle

allait s'élançer dans le brouillard, à la recherche des musiciens noctambules, lorsqu'elle se souvint du carillon fixé sur le toit.

Elle pouffa de rire. Il fallait qu'elle soit encore à moitié endormie pour s'imaginer qu'un orchestre jouait dehors en plein milieu de la nuit.

Elle rentra dans la maison et referma la porte. Elle perçut alors un autre bruit : le bouillonnement de la soupe en train de déborder.

— Quelle idiote ! Même une gamine de douze ans sait faire réchauffer une soupe !

Elle essuya la cuisinière, se brûlant deux doigts au passage, puis elle mangea, debout contre l'évier, en se reprochant sa bêtise.

Il était temps de se comporter en femme responsable et de cesser de rêvasser à minuit dans la brume.

Pour commencer, elle allait admettre la véritable raison de ce voyage. Certes, elle avait besoin de prendre des vacances, besoin de temps pour effectuer des recherches et publier des articles qui lui permettraient de progresser dans sa carrière. Mais si elle avait entrepris ce voyage, c'était surtout parce qu'elle plongeait dans la dépression.

Rongée depuis des mois par le stress, elle souffrait de migraines, d'insomnies et de maux d'estomac, au point qu'elle n'était plus capable d'affronter une journée de travail, qu'elle négligeait ses étudiants et sa famille. Pire, elle les détestait tous, en bloc. Comme elle se négligeait et se détestait elle-même.

Elle avait donc décidé de changer radicalement de vie, au moins pour un moment. Car il n'était pas question de s'effondrer. Surtout pas en public.

Elle ne se couvrirait pas de honte. Ni sa famille ni elle ne le méritaient. Aussi avait-elle fui. Cela pouvait sembler lâche, mais cette solution lui avait paru la plus raisonnable.

Lorsque tante Maud s'était éteinte, une porte s'était ouverte. S'y engouffrer avait été une réaction intelligente et responsable. Elle avait besoin de solitude et de silence pour se retrouver. Tel était le vrai motif de son voyage.

Voilà. Elle se l'était enfin avoué. Mais elle n'avait pas menti en disant vouloir travailler. Elle avait l'intention de rassembler de la documentation sur les légendes et les mythes de ce pays et d'en analyser l'influence sur la mentalité des habitants. Ce travail l'occuperait et l'empêcherait de cogiter toute la journée.

Elle avait déjà trop tendance à broyer du noir – ce qui, selon sa mère, était typiquement irlandais. Les Irlandais étaient de grands mélancoliques, tout le monde le savait. Alors, tant qu'à ruminer, autant le faire en Irlande.

Un peu rassérénée, Jude voulut ranger son bol dans le lave-vaisselle et s'aperçut qu'il n'y en avait pas. Elle remonta l'escalier en riant.

Elle défit ses valises et rangea ses affaires dans la vieille armoire et dans la commode aux tiroirs de guinois. Puis elle prit une douche et enfila un pyjama en pilou et une robe de chambre. Toujours glacée, elle tenta de nouveau de rallumer le feu. Et cette fois-ci, ô miracle, elle réussit. Elle s'assit par terre et contempla les flammes un moment, le sourire aux lèvres, telle une épouse heureuse qui attend que son mari rentre des champs.

Elle alla ensuite examiner la seconde chambre, qu'elle pensait transformer en bureau. C'était une petite pièce dont les fenêtres donnaient de deux côtés. Après réflexion, Jude décida de s'installer face au sud, afin de profiter de la vue sur les toits et le clocher du village, ainsi que sur la grande plage – pour l'instant,

évidemment, elle n'y voyait rien, car la brume recouvrait tout.

Comme cette pièce n'avait pas de bureau, elle y transporta l'une des tables du salon, sur laquelle elle posa son ordinateur. Puis elle s'immobilisa. Pourquoi ne pas s'installer à la cuisine, finalement ? Le feu la réchaufferait, et la mélodie du carillon accompagnerait ses réflexions. Mais elle écarta cette idée, qu'elle jugea trop désinvolte et peu professionnelle.

Elle alluma l'ordinateur et commença à rédiger son journal.

Cottage de la colline aux fées, Irlande.

3 avril

J'ai survécu au voyage.

Elle s'arrêta et éclata de rire. On aurait cru qu'elle avait survécu à une guerre sans merci. Elle s'appêtait à effacer ces quelques mots lorsqu'elle s'arrêta de nouveau. Non, le journal n'étant destiné qu'à elle-même, elle devait écrire ce qui lui passait par la tête, sans rien enjoliver.

La route depuis Dublin a été plus longue et plus difficile que je ne l'avais imaginé. Je me demande combien de temps il me faudra pour m'habituer à la conduite à gauche. Je doute d'y parvenir un jour. En tout cas, les paysages que j'ai aperçus étaient sublimes. Aucun des tableaux que j'ai vus ne rend compte de la beauté de la campagne irlandaise. Dire qu'elle est verte est trop plat. « Verdoyante » ne convient pas non plus. « Chatoyante » me semble plus approprié, même si cela reste en dessous de la vérité, mais je ne trouve rien de mieux.

J'ai traversé le village d'Ardmore, mais il pleuvait à verse, et j'étais trop fatiguée pour remarquer autre chose que ses maisons coquettes et sa grande plage.

J'ai trouvé le cottage par pur hasard. Granny parlerait de destin, bien entendu, mais la chance seule m'y a menée. Juché sur le sommet d'une colline et niché dans un cocon de fleurs, il est vraiment charmant. J'espère être capable d'entretenir correctement le jardin. Peut-être y a-t-il une librairie au village où je pourrai acheter un livre sur le jardinage. En tout cas, malgré le froid qui règne en ce moment, les fleurs sont magnifiques.

J'ai vu une femme – du moins, j'ai cru voir une femme – qui me regardait de la fenêtre de la chambre principale. Ce fut un instant étrange. Durant quelques secondes, nos yeux se sont croisés. Elle était belle, blonde et très pâle, et avait l'air triste et désespérée. Bien sûr, il ne s'agissait que d'un jeu de lumière, car il n'y avait personne dans la maison.

Brenna O'Toole, une jeune fille très efficace, a surgi juste après mon arrivée et m'a très gentiment aidée à m'installer. Elle est ravissante – je me demande si les Irlandais sont tous aussi beaux – et très féminine, malgré ses attitudes un peu brusques. J'ai dû lui paraître idiot et nulle, pourtant elle ne s'est pas moquée de moi.

Selon elle, la maison est hantée, mais j'imagine que les villageois en disent autant de toutes les demeures de la région. Puisque j'ai décidé d'étudier les légendes irlandaises, je commencerai par celle-ci.

Naturellement, le décalage horaire m'a épuisée. J'ai dormi presque toute la journée et n'ai dîné qu'à minuit.

Dehors, tout est noyé dans le brouillard. Cela crée une atmosphère féérique, pas du tout effrayante. Je me sens déjà mieux, physiquement et mentalement.

Tout va bien se passer, j'en suis sûre.

Jude se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et soupira. Oui, se dit-elle, tout irait bien.

Il était 3 heures du matin lorsqu'elle se remit au lit avec un livre. Le feu rougeoyait dans la cheminée, et des écharpes de brume défilait derrière la fenêtre. Elle avait l'impression de n'avoir jamais été aussi heureuse.

Peu après, ses lunettes glissèrent le long de son nez. Le sommeil l'avait surprise avant qu'elle ait eu le temps d'éteindre la lumière.

Le lendemain, la brise avait chassé la brume, et les champs étaient d'un vert éclatant sous la lumière du soleil. Les oiseaux chantaient, ce qui rappela à Jude qu'elle avait acheté un livre pour identifier les espèces. Elle l'étudierait plus tard, car dans l'immédiat, écouter leur gazouillis suffisait à son bonheur, et elle se moquait pas mal de leurs noms.

Marcher dans cette herbe épaisse et douce relevait du sacrilège, mais Jude ne put résister à la tentation.

Sur la colline qui dominait le village se dressaient la cathédrale dédiée à saint Declan et la tour ronde qui la gardait. Jude se souvint soudain de la silhouette aux vêtements argentés qu'elle avait aperçue sous la pluie et frissonna.

Sottises ! Ce n'était qu'un site historique, pas un repaire de fantômes ! Selon sa grand-mère et le guide qu'elle avait consulté, on pouvait admirer à l'intérieur de la cathédrale des arcades romanes et des pierres portant des inscriptions en ogham, la plus ancienne écriture celtique connue. À l'est se trouvaient un oratoire et une fontaine, qu'entouraient trois croix celtiques et une sorte de chaire en pierre.

Un jour prochain, elle visiterait ces ruines et grimperait tout en haut de la falaise, d'où, d'après le guide, la vue était spectaculaire. Aujourd'hui, elle préférait se livrer à des activités plus simples, plus paisibles.



6144

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Espagne
par BLACK PRINT (Barcelone)
le 4 mars 2018.

1^{er} dépôt légal dans la collection : juin 2012.

EAN 9782290169575
L21EPLN002317N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion